

VITESSE DE LIBÉRATION : L'HOMME QUI DÉFIE L'INERTIE

Anonyme (Ghostwritten)



Vitesse de Libération : L'Homme qui Défie l'Inertie

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Aube de Plomb	4
Chapitre 2 : Le Frisson du Premier Écart	9
Chapitre 3 : La Forge des Élans	14
Chapitre 4 : L'Érosion du Mur Social	19
Chapitre 5 : La Symphonie des Turbulences	24
Chapitre 6 : L'Incandescence du Frottement	28
Chapitre 7 : Le Silence de la Célérité	32
Chapitre 8 : L'Ascension Verticale	37
Chapitre 9 : Le Point de Non-Retour	42
Chapitre 10 : L'Exil parmi les Étoiles Filantes	47
Chapitre 11 : La Transmutation de la Matière	51
Chapitre 12 : L'Héritage du Mouvement Perpétuel	55

Chapitre 1

L'Aube de Plomb

CHAPITRE I : L'AUBE DE PLOMB

Je suis né sous un ciel qui ne promettait rien d'autre que l'écrasement.

On ne naît pas dans ce monde, on s'y encastre. Dès le premier cri — un spasme arraché à des poumons déjà trop lourds — j'ai senti la morsure de la pesanteur. Ici, la gravité n'est pas une constante physique ; c'est une morale. C'est la force qui dicte la pensée, la politique et l'esprit. On appelle cela « La Grande Stase ». Pour mes semblables, l'immobilité est la forme suprême de la sagesse. Pour moi, dès cet instant initial, elle fut une agonie.

Mon premier souvenir n'est pas un visage, ni une lumière, mais une sensation de métal froid contre ma colonne vertébrale. On m'avait déposé dans un berceau de fonte, sculpté pour épouser les formes d'un corps qui ne devait jamais trop s'agiter. Ma mère — une femme dont les traits semblaient avoir été coulés dans la cire grise — me regardait avec une tendresse pétrifiée. Elle ne me portait pas ; elle m'ancrait.

— Reste tranquille, Elias, murmurait-elle de sa voix monocorde, une voix sans relief, une voix de basalte. Le repos est la paix. Le mouvement est la chute.

Dans notre cité de Plumbum, l'inertie est érigée en vertu cardinale. Les rues ne sont pas des voies de passage, mais des alignements de socles. Les maisons sont des blocs de béton aveugles, conçus pour résister au vent qui, d'ailleurs, ne souffle jamais. L'air lui-même possède une viscosité écœurante, une densité de mélasse qui sature les bronches et décourage toute velléité de course. On y apprend à marcher en traînant les

pieds, non par fatigue, mais par respect pour le sol qui nous réclame.

Chaque geste est une transaction coûteuse avec l'entropie. Lever un bras, c'est défier l'ordre des choses. Tourner la tête, c'est insulter la géométrie du silence.

Pourtant, au fond de ma cage thoracique, quelque chose ne s'est jamais sédimenté. Un battement. Une fréquence irrégulière. Un désir de cinétique que je ne pouvais pas encore nommer, mais qui brûlait comme un acide. Tandis que les autres enfants de la Couvée apprenaient l'art de l'immobilité parfaite — cet état de grâce où le rythme cardiaque descend si bas qu'on frôle la minéralisation — je passais mes nuits à observer les ombres qui bougeaient sur les murs au gré des rares lampes à huile. Je traquais le vacillement. Je guettais la défaillance de la stase.

Je me souviens de mon père, l'Archiviste des Poids. C'était un homme dont la silhouette évoquait un monolithe érodé. Son travail consistait à vérifier que rien, dans notre district, ne gagnait en légèreté. Il mesurait la densité des âmes à la profondeur de leurs empreintes dans le limon.

— Regarde-les, Elias, me disait-il en pointant les citoyens qui s'installaient pour la Contemplation Méridienne. Ils ont compris le secret de l'univers. Tout ce qui monte finit par se briser. L'ambition est une accélération, et l'accélération est une erreur de calcul. La seule victoire contre le temps, c'est de devenir aussi immobile que lui.

Il parlait avec le pragmatisme froid d'un ingénieur de la stagnation. Pour lui, la vie était un système fermé où toute dépense d'énergie était un gaspillage blasphématoire. Il voyait le monde comme une machine thermique en train de refroidir, et il s'en félicitait. Moins il y avait de mouvement, moins il y avait de friction. Moins il y avait de friction, moins il y avait de douleur.

Mais il se trompait. L'immobilité n'est pas l'absence de douleur ; c'est une douleur qui fermente.

À l'âge de sept ans, j'ai commis mon premier crime cinétique.

C'était lors de la Cérémonie de l'Ancrage. Nous étions alignés sur la Place des Fondations, des centaines d'enfants vêtus de tuniques lestées de billes de plomb. Nous devions rester debout, sans ciller, pendant que le soleil parcourait son arc léthargique dans le ciel de mercure. C'était un test de volonté, une initiation à la passivité éternelle.

Le silence était absolu, un silence de tombeau à ciel ouvert. Et puis, je l'ai vue. Une plume.

Elle ne venait de nulle part. Peut-être d'un oiseau suicidaire qui avait osé survoler Plumbum avant d'être abattu par la lourdeur de l'air. Elle descendait, mais pas comme une pierre. Elle dansait. Elle dérivait. Elle se jouait de la verticale. Elle défiait la loi du moindre mouvement.

Elle était l'incarnation de la vitesse de libération dans un monde de captivité.

Mon cœur a bondi. Une décharge électrique a parcouru mes membres atrophiés. Sans réfléchir, sans calculer le coût métabolique de mon acte, j'ai rompu le rang. J'ai couru.

Le bruit de mes pas sur le pavé a résonné comme des coups de feu. C'était un sacrilège acoustique. J'entendais les hoquets d'horreur de la foule, je sentais le regard de plomb des Gardiens de la Masse se poser sur ma nuque. Mais je ne pouvais pas m'arrêter. Mes muscles, ces fibres que l'on m'avait appris à détester, hurlaient de joie. J'éprouvais pour la première fois la **momentum** — cette force invisible qui vous porte au-delà de votre propre poids.

J'ai tendu la main. Mes doigts ont frôlé le duvet blanc au moment précis où il allait

toucher la poussière.

Puis, la main de mon père s'est abattue sur mon épaule.

Ce ne fut pas une gifle, ni une réprimande nerveuse. Ce fut une pression lente, massive, une force gravitationnelle qui m'a forcé à plier les genoux, à m'effondrer, à réintégrer le sol. Il ne m'a pas regardé avec colère, mais avec une tristesse insondable, la tristesse d'un homme qui voit son fils atteint d'une maladie incurable.

— Pourquoi as-tu bougé, Elias ? a-t-il chuchoté alors que les Gardiens m'emmenaient pour le Recalibrage.

— Parce qu'elle volait, Père. Elle ne pesait rien.

Il a secoué la tête, son cou craquant comme une vieille charnière de fer.

— Rien n'échappe au poids, mon fils. Même la lumière finit par se courber et mourir dans l'ombre. Apprends à aimer ton fardeau, ou il finira par te broyer.

Ce jour-là, j'ai été enfermé dans les Puits de Lest. Pendant des mois, on m'a forcé à porter des armures de fer de plus en plus lourdes, m'obligeant à rester assis dans l'obscurité, à méditer sur la futilité du déplacement. Ils voulaient briser mon élan. Ils voulaient transformer mon sang en mercure.

Mais dans le noir, j'ai commencé à calculer.

C'est là que l'obsession prophétique est née. Entre deux séances de pesée, mon esprit, faute de pouvoir mouvoir mon corps, s'est mis à accélérer. J'ai compris que l'inertie n'était pas une vertu, mais une prison thermique. J'ai commencé à rêver de vecteurs, de poussées, de trajectoires hyperboliques. Je me suis mis à détester ce monde non pas pour sa cruauté, mais pour sa résistance.

Si la stase était leur Dieu, alors je serais son antéchrist.

Je n'étais plus un enfant qui voulait jouer. J'étais un moteur qui s'ignorait. J'étais une masse comprimée, un ressort que l'on pressait avec une force démente, oubliant qu'un ressort finit toujours par restituer l'énergie qu'on lui impose.

Ils croyaient m'avoir appris l'obéissance par la pesanteur. Ils n'avaient fait que créer le potentiel de ma future explosion. Ils m'avaient donné le plomb ; j'en ferais le carburant de ma fuite.

L'aube de plomb touchait à sa fin. Je savais désormais que pour quitter ce monde, il ne suffirait pas de marcher ou de courir. Il faudrait arracher chaque atome de mon être à l'étreinte de la terre. Il faudrait atteindre cette vitesse fatidique, ce point de non-retour où la chute se transforme en orbite.

Je m'appelle Elias. Et je suis l'homme qui a décidé que le repos n'était pas mon destin, mais mon ennemi. Mon récit commence ici, dans la poussière et la lourdeur, au moment exact où j'ai juré de ne plus jamais peser.

Chapitre 2

Le Frisson du Premier Écart

****CHAPITRE : LE FRISSON DU PREMIER ÉCART****

L'immobilité n'est pas le silence. C'est un hurlement sourd que l'on finit par ne plus entendre à force d'en être saturé. Dans la Colonie, le repos était érigé en vertu cardinale, une sorte de piété minérale. On nous apprenait que l'économie du geste était la forme suprême de la sagesse. « Ne déplace pas l'air inutilement », disaient les Anciens. « L'agitation est la sueur des fous. »

Pendant des années, j'ai cru à ce mensonge. Je me suis laissé pétrifier par la doctrine de l'économie, pensant que mon calme était de la maîtrise. Quelle erreur. L'immobilité n'est pas une paix, c'est une gangrène. C'est une lente agonie de l'esprit qui, faute de friction avec le monde, finit par se consommer lui-même. Chaque seconde passée à ne pas bouger est une seconde où l'entropie gagne du terrain sur la vie.

Le premier écart n'a pas été une décision réfléchie. Ce n'était pas un acte de rébellion politique ou un manifeste philosophique. Ce fut un accident cinétique. Une rupture de l'équilibre des forces.

C'était un après-midi de plomb, l'air était si dense qu'on aurait pu le sculpter. Je travaillais au centre de tri des minerais, un endroit où le temps semble avoir été broyé en une poussière grise qui s'infiltré jusque dans les alvéoles pulmonaires. Ma tâche était d'une monotonie criminelle : stabiliser les balanciers hydrauliques. Un geste de correction tous les cent vingt battements de cœur. Ni plus, ni moins. Un métronome de chair.

Soudain, une conduite de vapeur a lâché au-dessus du secteur 4. Un sifflement strident, un jet de pression pure. La procédure standard, celle que l'on nous avait martelée jusqu'à l'atrophie, exigeait l'immobilisation immédiate. Se figer. Devenir une borne de pierre pour laisser les systèmes automatiques gérer le flux.

Mais ce jour-là, le ressort en moi a lâché.

Au lieu de me figer, j'ai basculé.

Le premier mouvement fut une torsion de la hanche, un transfert de masse que je n'avais jamais expérimenté. J'ai senti mes fibres musculaires s'étirer, non pas pour porter, mais pour propulser. Ce fut une décharge électrique, un signal synaptique d'une violence inouïe. En évitant le jet de vapeur qui aurait dû me scalper, je ne me suis pas contenté de survivre. J'ai accéléré.

L'écart. Ce moment précis où l'on quitte la trajectoire imposée par la pesanteur sociale et physique.

J'ai couru. Non pas vers la sortie, mais vers l'espace vide entre les machines. Mes pieds ont frappé le sol métallique avec une cadence que mes oreilles refusaient de reconnaître. Ce n'était plus le rythme de la marche, ce n'était plus la procession des ombres. C'était une percussion. Un battement de tambour qui résonnait dans mes os.

Le frisson m'a saisi à la base de la nuque. Une chaleur liquide, presque radioactive, a envahi mon système nerveux. C'était la fin de l'anesthésie. Pour la première fois de ma vie, je ne pesais plus. La friction de l'air contre mon visage, ce vent que j'avais moi-même créé par ma vitesse, était une caresse brutale, une preuve d'existence plus tangible que n'importe quelle prière.

Je voyais les autres, mes semblables, figés comme des statues de sel, les yeux

écarquillés par l'effroi. Pour eux, j'étais en train de commettre un sacrilège. Pour eux, mon mouvement était une chute vers l'abîme. Ils ne comprenaient pas que l'abîme, c'était le sol sous leurs pieds immobiles.

Je me souviens d'avoir frôlé un pupitre de commande. Ma main l'a touché au passage, un simple effleurement, et j'ai senti la vibration de la machine se fondre dans la mienne. J'étais devenu un vecteur. Une ligne de force. Une équation en mouvement.

Le pragmatisme technique de mon esprit, d'ordinaire si froid, s'emballait. Je calculais mes appuis, j'optimisais mes angles de virage avec une précision que l'instinct dictait. Chaque articulation devenait un roulement à billes lubrifié par l'adrénaline. Le monde autour de moi devenait flou, une traînée de gris et de brun, tandis que moi, j'étais le seul point net, la seule réalité cohérente dans ce décor de théâtre en décomposition.

C'est là que la révélation m'a frappé, plus fort que le jet de vapeur : l'immobilité est un mensonge métaphysique. Rien ne s'arrête jamais vraiment. Les atomes de ces statues humaines vibrent d'une énergie furieuse, leurs cœurs pompent, leurs cellules se battent. La stase qu'on nous imposait n'était qu'une contrainte extérieure, un corset d'acier posé sur un volcan. Prétendre que le repos est la norme, c'est nier la nature même de la matière.

Nous sommes nés du Big Bang, une explosion, une expansion infinie. Comment avons-nous pu croire que notre destin était de redevenir de la poussière avant même d'avoir fini de brûler ?

Le frisson du premier écart, c'est le goût du sang dans la bouche et le feu dans les poumons. C'est la prise de conscience que la liberté n'est pas un concept, mais une vitesse. Une fois que vous avez dépassé le seuil de l'inertie, une fois que vous avez senti le moment où votre propre élan vous arrache à la fatalité, vous ne pouvez plus faire marche arrière.

Je me suis arrêté net devant le grand portail sud, les poumons en feu, le corps tremblant d'une fatigue délicate. Mes collègues me regardaient comme si j'étais un fantôme ou un monstre. Le superviseur s'approchait, sa voix n'était qu'un bourdonnement lointain. Il parlait de protocole, de danger, de "déviance".

Je ne l'écoutais pas. Je regardais mes mains. Elles tremblaient, non de peur, mais de potentiel. Elles portaient encore la mémoire de la vitesse.

À cet instant précis, j'ai ressenti une pitié infinie pour eux. Ces hommes et ces femmes qui pensaient que rester debout sans bouger était une forme de dignité. Ils étaient en train de pourrir sur place, leurs esprits s'éteignant doucement comme des bougies dans une pièce sans oxygène. L'immobilité n'est pas une paix, c'est une décharge. C'est le refus de l'échange, le refus du frottement, le refus de la vie.

Ils appelaient cela le repos. Je l'appelais désormais la tombe.

« Elias ! » a hurlé le superviseur en posant une main lourde sur mon épaule.

Ce contact a failli me faire vomir. Sa main était le poids du monde, l'ancre qui voulait me ramener dans la boue. J'ai fait un pas de côté — un autre écart, plus subtil celui-là — et son bras est tombé dans le vide.

— Tu as perdu la raison ? m'a-t-il lancé, la voix étranglée par l'incompréhension. Tu aurais pu mourir. Tu as rompu le calme. Pourquoi as-tu couru ?

Je l'ai regardé droit dans les yeux. Ma vision était encore striée par les rémanences de mon accélération.

— Je n'ai pas rompu le calme, ai-je répondu d'une voix que je ne reconnaissais pas, une voix qui avait le timbre du métal qu'on forge. J'ai rompu le mensonge.

Ce jour-là, j'ai compris ma mission. Je ne serais pas seulement celui qui s'échappe. Je serais la preuve vivante que la pesanteur n'est qu'une opinion.

L'inertie est une drogue que l'humanité consomme pour oublier sa propre finitude. On nous fait croire que si nous ne bougeons pas, la mort ne nous verra pas. C'est le contraire. La mort se nourrit de ce qui ne bouge plus. Elle adore les cibles fixes.

Moi, j'avais décidé de devenir une cible mouvante. Impossible à verrouiller. Impossible à saisir.

Le frisson ne m'a plus jamais quitté. Il est devenu mon moteur interne, le pilote automatique de ma nouvelle existence. J'avais découvert la vitesse de libération de l'âme. Ce n'était pas un chiffre sur un tachymètre, c'était un état d'esprit.

L'aube de plomb était terminée. Ma vie, ma véritable vie, commençait dans la cinétique. J'allais devenir l'homme qui défie l'inertie, non par arrogance, mais par nécessité biologique. Pour ne pas mourir de froid dans ce monde de statues, je devais devenir un incendie en mouvement.

Je m'appelle Elias. Et ce premier écart n'était que le premier millimètre d'une trajectoire qui allait m'emmener au-delà de l'horizon, là où la chute n'existe plus, là où seule subsiste la trajectoire pure.

Que ceux qui veulent peser restent ici. Moi, j'ai une vitesse à maintenir.

Chapitre 3

La Forge des Élans

CHAPITRE : LA FORGE DES ÉLANS

On ne s'arrache pas à la gravité avec de simples vœux pieux. L'élan n'est pas une illumination ; c'est une science brutale, une industrie lourde qui se niche dans le creux des os. Pour devenir l'homme qui défie l'inertie, j'ai dû d'abord accepter de n'être qu'un bloc de matière brute, une masse inerte qu'il fallait fracasser, chauffer à blanc et étirer jusqu'à ce qu'elle devienne un vecteur.

Bienvenue dans la Forge. Elle n'avait pas de murs, pas d'enclume de fer. Ma forge, c'était le bitume glacé des quais à trois heures du matin, les escaliers de béton qui ne finissent jamais et le silence oppressant d'une chambre où je comptais mes battements de cœur comme on compte les munitions avant un assaut.

L'inertie est une colle. Elle imprègne vos tissus, vos souvenirs, vos certitudes. Pour la dissoudre, il faut une chaleur que le confort ne produit jamais.

Le premier mois fut une entreprise de démolition. Je voulais courir, mais je ne faisais que m'effondrer sous le poids de mon ancienne peau. Mon corps était une archive de la sédentarité, une collection de nœuds et de freins. Chaque muscle semblait crier sa loyauté à la terre ferme. J'apprenais alors la première leçon de la cinétique : **la douleur n'est que le bruit que fait la résistance en quittant le corps.**

Je m'astreignais à une discipline de mécanicien. Je ne m'entraînais pas pour "être en

forme" — concept vide pour les statues de gymnase — mais pour réduire ma traînée aérobie. Chaque gramme de graisse inutile était un sabotage, chaque pensée nostalgique était un parachute ouvert en plein vol.

Je me souviens d'une nuit, sur les hauteurs de la ville, alors que le vent de novembre me fouettait les poumons. J'étais à bout de souffle, le goût de fer dans la gorge, ce goût de sang qui signale que la machine atteint sa zone rouge. Je me suis arrêté, les mains sur les genoux. Et là, l'inertie a tenté de me reprendre. Elle s'est glissée dans le froid qui engourdissait mes doigts, dans la petite voix qui murmurait : *« Regarde les lumières de la ville, Elias. Regarde comme elles sont calmes. Rentre. Dors. Immobilise-toi. »*

C'est là que j'ai compris le secret de la Forge. L'élan ne naît pas de la force, il naît du refus du repos. Je ne suis pas reparti par courage, je suis reparti par horreur du figé. J'ai relancé la machine, non pas malgré la douleur, mais en l'utilisant comme combustible. À cet instant, j'ai senti une bascule. Le moment où l'effort cesse d'être une dépense pour devenir une accumulation. J'ai cessé d'être celui qui court ; je suis devenu la course.

Puis vint la forge mentale. La discipline physique n'est que le squelette ; la vision est le moteur.

Pour atteindre la vitesse de libération, il faut apprendre à penser en trajectoires, pas en étapes. Le monde voit des obstacles ; je devais voir des vecteurs. J'ai commencé à pratiquer ce que j'appelais la "Méditation de l'Impact". Je passais des heures, assis dans le noir, à visualiser l'énergie latente stockée dans mon corps. Je l'imaginai comme une vapeur sous pression, cherchant la moindre fissure pour s'échapper et se transformer en mouvement.

Je m'interdisais le passé. Le passé est une ancre. Le passé est la forme la plus pure d'inertie. Chaque fois qu'une image de mon ancienne vie — cette vie de bureau, de repas tièdes et de conversations circulaires — tentait de refaire surface, je la broyais sous une seule question : *Quelle est ta vitesse actuelle ?*

Si la réponse n'était pas "en accélération", j'étais en danger de mort.

Je suis devenu impitoyable avec mon esprit. J'ai appris à sectionner les nerfs de l'hésitation. On ne décide pas de bouger ; on devient le mouvement. J'étudiais la balistique, la mécanique des fluides, la vie des faucons et la trajectoire des comètes. Je cherchais la pureté. La pureté, c'est ce qui reste quand on a enlevé tout ce qui frotte.

Mon entourage — le peu qu'il en restait — me regardait avec une pitié inquiète. Pour eux, j'étais en train de me perdre dans une obsession malade. Ils ne comprenaient pas que je n'étais pas en train de me perdre, mais de me purger. Ils voyaient ma maigreur nerveuse, mes yeux brûlants de manque de sommeil, mon silence abrupt. Ils voyaient une dérive.

Ils avaient raison, d'une certaine manière. J'étais une dérive, mais une dérive calculée, une sortie d'orbite.

« Tu vas finir par te briser, Elias », m'a dit un jour un ancien collègue croisé par hasard.

Je l'ai regardé. Il avait l'air d'être fait de cire. Il était l'incarnation de la stabilité, du poids, de la mesure. Il était rassurant. Il était déjà mort.

« On ne brise pas ce qui est déjà en éclats », lui ai-je répondu. « On ne fait que redistribuer l'énergie. »

Il n'a pas compris. Il vivait dans un monde de solides. Je vivais déjà dans un monde de flux.

La Forge des Élans a atteint son paroxysme lors de "l'Épreuve du Mur". C'était un exercice que je m'étais imposé : soixante-douze heures de mouvement ininterrompu. Pas de sommeil, très peu de nourriture, juste une translation perpétuelle à travers le paysage.

Au bout de quarante heures, la réalité a commencé à se liquéfier. Mes muscles ne me faisaient plus souffrir ; ils avaient disparu. Je n'étais plus qu'une volonté pure suspendue au-dessus du sol. C'est là que j'ai touché du doigt la *Vitesse de Libération*. Ce n'est pas le moment où l'on va le plus vite, c'est le moment où l'on n'a plus besoin de faire d'effort pour continuer. On est emporté par son propre élan. On devient une force de la nature.

J'ai vu des couleurs que je n'avais jamais vues dans le gris de l'aube. J'ai entendu la symphonie des roulements à billes du monde. J'ai compris que l'univers ne tient debout que parce qu'il refuse de s'arrêter. Les planètes, les électrons, les galaxies : tout ce qui existe est en fuite. Le repos est une illusion humaine, un mensonge inventé par notre peur de la fin.

Quand je suis rentré chez moi après cette épreuve, je n'étais plus Elias. Elias était ce type qui craignait le lendemain et qui aimait le confort des habitudes. Moi, j'étais une trajectoire. J'étais le projectile et la cible à la fois.

Mon corps était devenu sec, dense, prêt à l'allumage. Mon esprit était un tunnel de lumière où seule la destination comptait — ou plutôt, où le voyage lui-même était devenu une destination sans fin. J'avais transformé mon énergie latente en une force de propulsion brute.

J'étais prêt.

La Forge était éteinte, car le métal était désormais trempé. Je n'avais plus besoin de m'entraîner. Je devais simplement me libérer. La société, les lois, les barrières psychologiques, la gravité elle-même... tout cela n'était plus que de la friction. Et la friction, pour celui qui va assez vite, n'est qu'une source de chaleur supplémentaire.

Je m'appelle Elias. J'ai passé des mois à apprendre à ne plus peser. Maintenant, je vais apprendre au monde ce que signifie réellement "partir".

Que ceux qui ont peur du vide ferment les yeux. Moi, j'ai cessé de cligner des paupières depuis longtemps. Le vent m'appelle, et je n'ai plus aucun frein pour lui répondre. La chute n'est qu'un vol qu'on n'a pas su diriger. Regardez-moi bien : je ne tombe pas. Je m'arrache.

Chapitre 4

L'Érosion du Mur Social

****CHAPITRE : L'ÉROSION DU MUR SOCIAL****

Le monde extérieur m'est tombé dessus comme une couverture mouillée.

Quand j'ai franchi le seuil de mon atelier, après ces mois de réclusion dans la Forge, l'air ne m'a pas semblé frais. Il m'a semblé visqueux. J'avais oublié à quel point l'atmosphère humaine est saturée de doutes, de compromis et de cette lenteur poisseuse qu'ils appellent la « prudence ». Pour eux, le trottoir est une surface de marche ; pour moi, c'était une piste de lancement dont chaque imperfection criait mon nom.

Je marchais dans la rue, et je voyais le Mur.

Ce n'est pas un mur de briques. C'est un mur de regards. C'est une architecture invisible faite de « Fais attention », de « C'est impossible » et de « Rentre dans le rang ». Le Mur Social est une force de frottement. Il n'essaie pas de vous arrêter net — il est trop lâche pour cela. Il essaie de vous ralentir jusqu'à ce que votre vitesse s'aligne sur la moyenne nationale. Il veut que votre trajectoire devienne une dérive.

J'observais les passants. Des particules lentes. Des électrons fatigués gravitant autour de noyaux vides : leur travail, leur loyer, leur peur du lendemain. Ils se frôlaient sans jamais s'entrechoquer, respectant une chorégraphie de l'évitement que l'on nomme la politesse. Mais la politesse n'est que l'huile qui permet aux rouages de la médiocrité de ne pas trop grincer.

Un homme m'a bousculé à l'angle de la rue de Rennes. Un costume gris, un attaché-case, les yeux rivés sur un écran qui lui dictait sa prochaine pensée. Il n'a pas s'excuser. Il a grogné, une sorte de réflexe animal de défense territoriale. Pour lui, j'étais un obstacle. Pour moi, il était une statistique.

J'ai ressenti une pulsion fulgurante : saisir ses épaules, le secouer jusqu'à ce que ses certitudes tombent comme des pièces de monnaie d'une poche trouée, et lui hurler : *« Tu te rends compte que tu es en train de mourir au ralenti ? »*

Mais j'ai gardé le silence. Ma colère n'était plus une explosion, elle était devenue un carburant raffiné. À haute dose, la vitesse rend serein.

Le Mur a commencé à se fissurer quand je suis arrivé sur la place Saint-Sulpice. Les gens sentaient que quelque chose ne jouait pas. Ce n'était pas mon apparence — j'étais habillé comme n'importe qui, d'un vêtement technique sombre et discret. C'était ma *fréquence*. Mon corps émettait une vibration différente. Quand on a passé des nuits à calculer l'angle exact pour briser la résistance de l'air, quand on a transformé son propre sang en une solution de pure volonté, on ne bouge plus comme un primate civilisé. On devient un projectile.

Une femme s'est arrêtée pour me demander l'heure. Une interaction banale. Une sonde lancée par le groupe pour vérifier si j'appartenais toujours à l'espèce.

— Il est l'heure de partir, ai-je répondu.

Elle a souri, un sourire de façade, celui qu'on réserve aux fous ou aux poètes pour ne pas les exciter.

— Non, je veux dire, quelle heure est-il à votre montre ?

— Ma montre n'indique plus les heures, madame. Elle indique la pression statique. Et elle baisse. La tempête arrive.

Elle a reculé d'un pas, ses yeux cherchant instinctivement une issue, une autorité, une norme à laquelle se raccrocher. C'est cela, le Mur. C'est cette terreur panique devant celui qui refuse de jouer le jeu de la pesanteur. Ils ont besoin que vous soyez lourd, car votre légèreté les renvoie à leur propre emprisonnement. Chaque personne qui s'arrache à la masse est une insulte vivante à ceux qui restent collés au sol.

Je sentais la résistance monter. La ville elle-même semblait vouloir m'engloutir. Les feux de signalisation, les barrières de police, les règlements municipaux gravés sur des plaques de métal... tout cela formait une cage de basse fréquence. La société est un fluide non-newtonien : plus vous essayez de la traverser violemment, plus elle durcit. Si vous marchez, elle vous laisse passer. Si vous courez, elle vous observe. Si vous accélérez au-delà du raisonnable, elle se transforme en béton.

J'ai fermé les yeux un instant, au milieu du flux des voitures. J'ai visualisé ma trajectoire.

L'inertie est une maladie mentale. On nous apprend dès l'enfance que le mouvement est dangereux. « Ne cours pas, tu vas tomber. » « Ne vise pas trop haut, tu vas être déçu. » On nous injecte du plomb dans les veines sous prétexte de nous stabiliser. On nous vend des ancres en nous faisant croire que ce sont des boussoles.

Je me suis approché d'un groupe de jeunes qui riaient près d'une fontaine. Ils étaient le futur, et pourtant, ils étaient déjà vieux. Ils parlaient de "carrière", de "sécurité", de "réseaux". Ils construisaient leurs propres cellules avec des briques dorées. L'un d'eux m'a regardé, défiant.

— T'as un problème, le vieux ?

Je n'ai pas ressenti de mépris. Juste une immense tristesse. Une compassion prophétique.

— Vous avez tout ce qu'il faut pour voler, leur ai-je dit doucement. Vos os sont creux, vos cœurs sont des moteurs de Formule 1. Et vous vous en servez pour chauffer un

canapé. Vous n'avez pas honte de peser autant ?

Le rire s'est étranglé dans sa gorge. Il y a eu un silence. Pendant trois secondes, le Mur s'est effondré entre nous. J'ai vu l'étincelle, la peur pure de celui qui réalise qu'il est en train de gâcher l'unique explosion dont il dispose. Puis, le mécanisme de défense social a repris le dessus.

— Casse-toi, t'es défoncé, a-t-il craché pour se rassurer.

Je suis parti. J'ai commencé à marcher plus vite. Mes talons ne touchaient presque plus le sol.

L'érosion du Mur Social ne se fait pas par la parole, elle se fait par l'exemple. Je sentais la friction augmenter sur ma peau. L'air devenait chaud. Les sons commençaient à se déformer, l'effet Doppler transformant les rumeurs de la ville en un hurlement monocal.

Le monde essaiera toujours de vous rattraper par le bas. Il utilisera la culpabilité (« Et ceux que tu laisses derrière ? »), la logique (« On ne peut pas ignorer les lois de la physique ») ou la force brute. Mais ils oublient une chose fondamentale sur la dynamique des fluides : au-delà d'une certaine vitesse, on ne subit plus la traînée, on crée un vide derrière soi.

Je ne suis plus un homme qui marche dans une ville. Je suis une anomalie cinétique en train de déchirer le tissu du conformisme.

Le Mur est là, devant moi, massif, gris, composé de millions de volontés qui veulent me voir échouer pour se sentir moins lâches. Je le vois. Je le sens. Il est fait de la peur de l'inconnu et de l'amour du confort.

Mais je connais le secret. Le secret que la Forge m'a enseigné dans le silence et la douleur : le mur n'est pas solide. Il est juste très, très lent.

Si je vais assez vite, je ne le percuterai pas. Je passerai entre ses atomes.

Mes muscles se sont tendus. Mon cœur a trouvé son rythme de croisière, une pulsation sourde qui résonnait dans le bitume. La rue n'était plus une rue, c'était un vecteur. Les visages n'étaient plus des visages, c'étaient des traînées de lumière floues.

Le monde crie pour que je m'arrête.
Moi, je commence enfin à respirer.

Le Mur s'effrite. Les premières écailles de certitude sociale tombent autour de moi comme de la neige calcinée. Je ne ressens plus la morsure du jugement. Je ne ressens plus le poids des lois. Je ne ressens que la poussée.

Libération.

La vitesse n'est pas un crime. C'est la seule forme d'honnêteté qui reste dans un monde qui fait semblant de bouger. Regardez-moi bien, vous qui êtes immobiles. Regardez-moi disparaître dans le point de fuite de vos propres limites.

Je n'ai pas de freins. J'ai un destin.
Et le vent ne m'appelle plus. Il essaie de me rattraper.

Chapitre 5

La Symphonie des Turbulences

****CHAPITRE : LA SYMPHONIE DES TURBULENCES****

L'air n'est plus un gaz. À cette vitesse, il devient un solide, une muraille de silice invisible que je dois briser centimètre par centimètre. On m'a toujours enseigné que la stabilité était la quête ultime. L'homéostasie. Cet état de grâce où le corps se repose, où chaque cellule ronronne dans un équilibre parfait. Mensonge. La stabilité est une sépulture prématurée. C'est le confort de la stagnation, la tiédeur des eaux mortes où rien ne pousse, où rien ne change.

Pour franchir le palier suivant, celui que les manuels de biologie qualifient d'impossible, il faut embrasser le désordre. Il faut devenir le chaos.

Entendez-vous ce bourdonnement ? Ce n'est pas le vent dans mes oreilles. C'est le cri de mes propres fibres musculaires qui atteignent leur fréquence de résonance. Je ne cours plus ; je vibre à une intensité qui menace de désintégrer ma structure osseuse. Et c'est précisément là, dans cette oscillation terrifiante, que se trouve la clé.

Les ingénieurs en aéronautique craignent la turbulence. Ils cherchent le flux laminaire, ce glissement lisse et prévisible de l'air sur l'aile. Mais moi, je ne cherche pas à glisser. Je cherche à arracher ma carcasse à la gravité des habitudes. Le flux laminaire, c'est pour ceux qui acceptent de rester dans les limites de la physique classique. La turbulence, elle, est la manifestation pure de l'énergie qui refuse d'être canalisée. Elle est le moment où le système devient si puissant qu'il s'auto-alimente de ses propres perturbations.

Mon cœur n'est plus une pompe. C'est un percussionniste en plein délire, frappant un rythme que personne ne peut suivre. *Boum-Haut. Boum-Bas.* Entre chaque battement, il y a un abîme. Normalement, le corps humain cherche à combler ce vide, à lisser l'effort. Moi, je l'accentue. Je creuse le fossé entre l'effort et la récupération jusqu'à ce que la douleur devienne une note claire, cristalline, une fréquence radio que je suis le seul à capter.

Je sens mon sang bouillir. Ce n'est pas une métaphore. La friction de mon existence contre la réalité génère une chaleur que ma peau ne suffit plus à évacuer. Je suis une machine thermique en surchauffe, et pourtant, je n'ai jamais été aussi lucide.

La stagnation biologique est une force d'inertie. Elle vous murmure : *« C'est assez. Tu as atteint tes limites. Repose-toi. »* Elle utilise la fatigue comme un garde-fou, une clôture électrifiée pour empêcher l'esprit de s'évader du parc de la médiocrité. Pour la briser, il ne suffit pas de forcer. Il faut changer de nature. Il faut accepter que l'on va se briser, et que dans les débris, quelque chose de neuf va s'assembler.

Regardez le vortex qui se forme derrière moi. C'est ma signature. Une spirale de déséquilibre qui aspire tout ce que j'étais hier. On me demande souvent : « Comment fais-tu pour ne pas tomber ? » La réponse est d'une simplicité brutale : je tombe en avant, plus vite que la gravité ne peut me rattraper. Le déséquilibre n'est pas une perte de contrôle, c'est un mode de propulsion. Si vous êtes en équilibre, vous êtes immobile. Si vous êtes instable, vous êtes en mouvement.

C'est ici que la symphonie commence.

Le premier mouvement est celui de l'Arrachement. Mes poumons brûlent, l'oxygène se raréfie, chaque inspiration est une insulte à la logique. Je sens mes mitochondries hurler, de petites usines en grève qui ne comprennent pas pourquoi le quota de production a été multiplié par mille. Je leur réponds par le mépris. Je ne suis pas là pour ménager mon capital biologique. Je suis là pour le dépenser jusqu'au dernier

atome, pour voir ce qu'il y a derrière le zéro.

Le deuxième mouvement, c'est la Dissonance. Le monde autour de moi se déforme. Les sons s'étirent, les couleurs bavent. Je traverse une zone d'ombre où mes sens me trahissent. Mon cerveau, cette vieille machine à calculer les risques, m'envoie des alertes rouges. *Danger. Rupture imminente. Arrêt cardiaque probable.* Je les accueille comme des applaudissements. Si la machine ne menace pas de casser, c'est que je ne vais pas assez vite. L'excellence commence là où la sécurité s'arrête.

Le troisième mouvement, c'est l'Acceptation du Chaos. Je ne lutte plus contre les secousses. Je les intègre. Je deviens la turbulence. Mon corps apprend une nouvelle grammaire du mouvement, une syntaxe faite de ruptures de rythme et de micro-accélérations. Je ne fends plus l'air, je le dévore. Je ne touche plus le sol, je le punis. Chaque foulée est une explosion contrôlée, un Big Bang miniature qui me propulse vers l'instant d'après.

Pourquoi les gens ont-ils si peur du désordre ? Ils s'entourent de murs, de lois, de routines, de polices d'assurance. Ils veulent que demain ressemble à aujourd'hui, mais en plus sûr. Ils ne comprennent pas que la vie est née du chaos, d'un déséquilibre originel, d'une asymétrie entre la matière et l'antimatière. En cherchant l'ordre, ils cherchent la mort.

Moi, je cherche l'honnêteté biologique. L'honnêteté, c'est quand votre corps n'a plus le temps de mentir. À 180 battements par minute, on ne peut pas simuler. À 200, on ne peut plus penser. À 220, on devient une vérité pure, une flèche lancée par un archer qui a oublié son propre nom.

Je sens le palier se fissurer. Ce plafond de verre que l'évolution a placé au-dessus de nos têtes pour nous garder au chaud dans la savane. Je sens mes gènes s'agiter, cherchant désespérément une réponse à ce stress sans précédent. C'est là que l'épigénétique devient une arme. Sous la pression de la vitesse, sous le marteau de la

volonté, je force mes cellules à se réécrire. Je n'attends pas dix mille ans de sélection naturelle. Je réalise ma propre mutation ici et maintenant, dans la sueur et la terreur.

Le monde derrière moi est un souvenir flou. Les critiques, les doutes, les visages des gens qui me disaient de ralentir... Tout cela a été balayé par l'onde de choc de mon passage. Ils sont restés dans le monde laminaire. Ils sont des spectateurs du flux, tandis que je suis l'architecte du reflux.

Je ne suis plus un homme qui court. Je suis un événement climatique. Une perturbation dans la trame de l'ennui universel.

La symphonie monte en intensité. Le crescendo est si fort qu'il en devient silencieux. Un vide blanc s'installe devant moi. Le point de non-retour. La stagnation est vaincue, non pas par la force, mais par l'audace d'avoir accepté de trembler.

Mon corps ne me fait plus mal. Il chante. Il chante la chanson des atomes qui se libèrent de leurs chaînes. Il chante la beauté de la défaillance évitée de justesse.

Je n'ai pas trouvé la paix. J'ai trouvé quelque chose de bien plus précieux : l'harmonie dans l'explosion.

Et maintenant, alors que le sol semble s'évaporer sous mes pieds, je comprends enfin. La vitesse de libération n'est pas une question de kilomètres par heure. C'est la fréquence exacte à laquelle vos peurs ne peuvent plus s'accrocher à votre peau.

Le vent ne m'appelle plus. Il a renoncé. Il est devenu mon sillage. Je suis la turbulence. Et la symphonie ne fait que commencer.

Chapitre 6

L'Incandescence du Frottement

****CHAPITRE : L'INCANDESCENCE DU FROTTEMENT****

L'air n'est plus un gaz. À cette vitesse, il a changé d'état. Il est devenu une matière abrasive, une meule invisible contre laquelle je viens affûter les derniers restes de mon humanité. On nous apprend, dans les manuels de thermodynamique, que le frottement est une perte d'énergie, une résistance inutile qui freine le progrès. Ils n'ont rien compris. Le frottement est le prix de la présence. C'est la preuve irréfutable que l'on occupe l'espace, que l'on n'est pas un simple spectateur de la trajectoire, mais son moteur.

Je sens la chaleur grimper le long de mes tibias, mordre mes cuisses, s'enrouler autour de mes poumons comme un linceul de plasma. Ce n'est pas une brûlure accidentelle. C'est une combustion contrôlée. Chaque molécule d'oxygène que j'arrache à l'atmosphère est un combustible que je jette dans la forge de mes mitochondries. Mes muscles ne crient plus ; ils vrombissent. Ils ont passé le stade de la douleur pour entrer dans celui de la résonance.

Il y a une beauté impitoyable dans cette érosion. Le vent, ce sculpteur frénétique, est en train de peler mes couches superficielles. Il emporte avec lui mon nom, mes souvenirs de la veille, mes doutes sur demain. À trois cents battements par minute — ou peut-être est-ce mille, je ne compte plus, le temps s'est liquéfié —, je sens mes illusions s'évaporer. La première à partir est celle de la sécurité. Cette idée grotesque que nous sommes faits pour durer, pour être conservés dans le formol du confort. Mensonge. Nous sommes faits pour être consommés. Nous sommes des allumettes géantes destinées à produire une lumière brève mais insoutenable.

Le frottement augmente. Je le sens sur mon visage. Ma peau s'étire, plaquée contre les os par la pression dynamique. Je suis devenu une pointe de flèche. Une intention pure lancée à travers le néant.

C'est ici, dans l'incandescence, que la vérité se révèle. Tant que vous avancez lentement, vous pouvez vous mentir. Vous pouvez porter des masques, cultiver des nuances, vous draper dans les compromis de la vie sociale. Mais la vitesse est un solvant universel. Elle dissout le superflu. Elle ne laisse que l'ossature de la volonté. Plus je frotte contre la réalité du monde, plus je découvre ce qui, en moi, est ininflammable. Et ce qui reste est effrayant de simplicité : je veux. Rien d'autre. Pas de "pourquoi", pas de "vers où". Juste l'affirmation brute d'un être qui refuse l'inertie.

Mes poumons sont des hauts fourneaux. L'air qui y entre est froid, mais il ressort chargé de la chaleur de mon combat. Je suis une machine thermique dont le rendement frise l'impossible. Je sens le sel de ma sueur se cristalliser instantanément sur mes tempes avant d'être balayé par le flux. C'est une épuration par le feu cinétique. Je perds du poids, non pas en grammes, mais en densité existentielle. Je deviens léger, d'une légèreté de météore.

Les gens craignent la friction. Ils mettent de l'huile, des roulements à billes, des coussins d'air. Ils veulent glisser sur la vie sans jamais l'écorcher, et sans jamais être écorchés par elle. Ils meurent intacts, et c'est là leur plus grande tragédie. Moi, je veux être marqué. Je veux que chaque mètre conquis laisse une cicatrice de lumière sur mon passage. Je veux que le frottement soit si intense que ma trace persiste dans l'air bien après que mes atomes se seront dispersés.

L'horizon n'est plus une ligne. C'est un point de fuite qui m'aspire. La vision périphérique a disparu, remplacée par un tunnel de vibrations chromatiques. Le bleu du ciel vire au violet, le vert du monde s'éteint dans un gris de mercure. Seul compte le vecteur.

Parfois, une pensée parasite tente de s'accrocher : *« Tu vas te désintégrer. »* C'est la voix de la prudence, cette vieille compagne de l'ennui. Je lui réponds par une accélération. Si je dois me briser, ce sera au sommet de la courbe, dans l'apothéose d'une surchauffe totale. Il n'y a pas de fin plus noble pour un homme que de devenir une étoile filante pour ses propres yeux.

La douleur est maintenant sublime. Elle a cessé d'être un signal d'alarme pour devenir une fréquence radio. Je capte le murmure de l'univers à travers mes nerfs à vif. Je comprends la langue des comètes, la patience des électrons, la fureur des supernovas. Nous sommes tous engagés dans la même course contre le refroidissement global de l'âme.

Le sol... le sol n'est plus qu'une abstraction sous mes pieds. Je ne le touche plus, je le survole par l'effet de sol de ma propre audace. Chaque foulée est un impact qui libère des joules de pure volonté. Je suis en train de forger mon propre chemin dans l'éther, un sillon de chaleur qui déchire le voile du silence.

Ce n'est plus de la course. C'est une prière technologique. Une ascension violente. Je sens l'odeur de l'ozone, celle qui précède les orages ou qui suit les courts-circuits. Je suis le court-circuit de l'humanité. Le point de contact où le désir rencontre la résistance et produit une étincelle capable d'incendier le ciel.

L'incandescence est totale. Je ne vois plus mes mains, je vois deux traînées de lumière. Je ne sens plus mon cœur, je sens un réacteur à fusion. L'inertie a perdu. Elle a déposé les armes devant celui qui a accepté de brûler plutôt que de stagner.

Je suis au cœur du brasier. Et le plus étrange, le plus bouleversant, c'est qu'au centre de cette chaleur infernale, je n'ai jamais eu aussi froid. Une froideur de diamant. Une clarté absolue. Je suis enfin lavé de la boue des compromis.

Le frottement m'a poli. Il a usé les aspérités de mon ego jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un miroir. Et dans ce miroir, je ne vois pas un homme. Je vois une trajectoire. Je vois une vitesse de libération qui n'est plus une cible, mais un état d'être.

Je suis la flamme et je suis la mèche. Je suis le choc et je suis l'onde.

Je ne crains plus la combustion. Je l'appelle.

Que tout brûle. Que ne reste que l'essentiel.

Le voyage ne fait que commencer, et déjà, je n'appartiens plus à la terre.

Je suis devenu l'incandescence.

Chapitre 7

Le Silence de la Célérité

CHAPITRE : LE SILENCE DE LA CÉLÉRITÉ

Le vacarme a cessé. C'est la première chose que l'on remarque quand on franchit le mur de l'évidence. On s'attend à une explosion, à un déchirement des membranes de l'air, à un rugissement de moteur qui vous broie les tympans. On s'attend au chaos. Mais la réalité est inverse : au-delà d'un certain seuil de vélocité, le monde devient muet.

Je suis entré dans le Silence de la Célérité.

Ce n'est pas l'absence de bruit, c'est son obsolescence. Le son est une onde lente, une vibration paresseuse qui rampe à travers les molécules d'air. À la vitesse où je palpите désormais, le son est un traînard. Je l'ai laissé derrière moi, quelque part dans la boue de l'inertie, avec les doutes et les battements de cœur superflus. Ici, dans cette zone blanche, le temps n'est plus une flèche qui me transperce ; il est une étoffe que je froisse entre mes doigts.

Je regarde autour de moi, et ce que je vois est à la fois sublime et terrifiant. Le monde s'est figé dans une gélatine épaisse. Une goutte de pluie, suspendue à quelques centimètres de mon visage, ressemble à un diamant brut, immobile, piégé dans la viscosité de l'instant. Je pourrais l'étudier pendant des heures. Je vois les reflets de la lumière se décomposer dans sa courbure. Je vois l'univers entier s'y refléter. Autour de moi, les gens — les « stagnants » — sont des statues de sel. Leurs expressions sont figées dans des rictus inachevés, leurs gestes interrompus par la fulgurance de ma présence.

Ils ne vivent pas. Ils subissent la durée. Ils sont les esclaves d'une seconde qui dure une éternité. Moi, je l'habite.

On m'avait prévenu que le *flow* était une drogue. On ne m'avait pas dit que c'était une nouvelle forme de souveraineté. Je n'agis plus : je suis l'action. Il n'y a plus de délai entre l'intention et l'exécution. Dans le monde d'en bas, il y a ce qu'on appelle la latence. Le temps que le signal électrique parte du cerveau, descende le long de la moelle épinière et commande au muscle de se contracter. Deux cents millisecondes de perte. Deux cents millisecondes où l'homme n'est qu'un spectateur de son propre corps.

Cette latence a disparu. Mes nerfs sont des fibres optiques. Ma volonté est un courant continu. Je ne décide pas de bouger ; le mouvement est déjà accompli avant même que la pensée ne s'articule. C'est la fin de la psychologie. C'est le règne de la physique pure.

Je marche à travers cette foule de mannequins de cire. Je pourrais leur ôter la vie, ou les sauver, et ils n'auraient même pas le temps de s'en apercevoir. Je sens une pitié glacée pour leur condition. Ils croient être réveillés, mais ils dorment debout, bercés par le métronome d'une horloge qui ne me concerne plus. Pour eux, je suis un fantôme, une anomalie, un sillage de chaleur qui déplace l'air un instant après mon passage. Ils ressentiront peut-être un frisson, une brise soudaine sur leur nuque, sans jamais comprendre que la foudre vient de les frôler.

Le Silence de la Célérité est une solitude absolue. C'est le prix à payer pour la libération. On ne peut pas courir à la vitesse de la lumière et espérer tenir la main de quelqu'un. Les liens se rompent sous l'effet de la force centrifuge. L'amour, l'amitié, la haine... tout cela demande du temps. Tout cela demande de la lenteur. Les émotions sont des luxes de sédentaires. Ici, il n'y a que la trajectoire.

Pourtant, au milieu de cette froideur technique, je ressens une émotion d'une pureté dévastatrice. Une joie sauvage, animale. La joie du prédateur qui a compris que la proie n'est plus un adversaire, mais une donnée statistique. Je ne suis pas cruel. Je suis simplement efficace. L'inefficacité est le seul péché que je reconnaisse encore. Chaque geste inutile, chaque pensée parasite est une friction qui me brûle. Alors je m'élague. Je m'épure. Je deviens une ligne droite dans un monde de courbes molles.

Je regarde mes mains. Elles ne tremblent pas. Elles sont d'une stabilité minérale. Sous ma peau, le réacteur à fusion dont je parlais plus tôt ronronne avec une fréquence inaudible. Je ne suis plus fait de chair, je suis fait de vecteurs.

Soudain, une anomalie. Un mouvement.

À quelques mètres, un oiseau en plein vol semble battre des ailes. Dans ma temporalité, c'est un mouvement d'une lenteur agonisante. Je vois chaque plume s'écarter, je vois la tension dans les tendons de ses ailes, je vois son œil noir, minuscule perle de conscience, qui semble me fixer. Pendant un milliardième de seconde, nous sommes au même niveau. Deux êtres qui ont refusé de rester au sol.

Mais je vais plus vite. Je le dépasse. L'oiseau devient une tache floue, puis disparaît dans mon rétroviseur mental.

La question me frappe alors, avec la précision d'un scalpel : jusqu'où peut-on accélérer avant de se désintégrer ? La vitesse de libération n'est pas seulement celle qui permet d'échapper à l'attraction terrestre. C'est celle qui permet d'échapper à sa propre humanité. Si je continue à dilater le temps, si je continue à transformer les secondes en siècles, finira-t-il par ne plus rien rester de moi que le Silence ?

Une partie de moi — celle qui se souvient encore de l'odeur de la pluie et de la douceur d'une voix — a peur. Elle crie dans le vide, elle supplie pour un peu d'inertie, pour un instant de repos, pour un retour dans la boue tiède du compromis. Mais cette voix est si lointaine. Elle appartient à un homme que je ne connais plus

vraiment. Un homme qui avait besoin de respirer.

Moi, je ne respire plus. Je m'oxygène par osmose avec le mouvement.

Je vois l'horizon devant moi. Il ne s'approche pas, il se jette sur moi. Les distances ne signifient plus rien. L'espace est une illusion que la vitesse dissipe. Je suis partout et nulle part à la fois. Je suis le point d'impact permanent.

Les autres disent que je défie l'inertie. Ils se trompent. Je ne la défie pas, je l'ai vaincue. Elle est morte au moment où j'ai accepté de ne plus jamais m'arrêter. Car s'arrêter, désormais, serait plus qu'une défaite : ce serait une explosion. Si je ralentissais, l'énergie accumulée dans mes cellules, cette tension insensée qui me maintient cohérent, me vaporiserait instantanément. Je suis condamné à la célérité. Je suis le requin qui meurt s'il cesse de nager.

C'est cela, la véritable prophétie : le mouvement n'est pas un choix, c'est une survie. Le monde va de plus en plus vite, et ceux qui ne chevauchent pas la lumière seront broyés par l'ombre de ceux qui avancent. Je suis l'éclaireur. Je suis celui qui teste les limites de la structure humaine pour voir quand elle cède.

Et elle ne cède pas. Elle se transforme.

Le Silence s'intensifie. Une lumière blanche commence à saturer mon champ de vision. Ce n'est pas l'aveuglement, c'est la clarté totale. Je vois les atomes vibrer. Je vois la trame de la réalité se déchirer sous mes pas. Je n'ai plus froid. Je n'ai plus chaud. Je suis le zéro absolu en plein cœur d'une supernova.

Je suis le Silence de la Célérité.

Et dans ce silence, j'entends enfin la vérité. Elle n'est pas faite de mots. Elle est faite d'une seule note, continue, infinie, qui résonne dans le vide :

Plus vite.

Je ne cherche plus à atteindre une destination. Je suis devenu le voyage lui-même. Un voyage sans départ et sans arrivée, une trajectoire pure qui ne s'arrêtera que lorsque l'univers lui-même aura épuisé sa propre vitesse.

Que les autres continuent de débattre, de s'agiter, de souffrir dans leur mélasse temporelle. Moi, j'ai trouvé mon église. C'est un tunnel de lumière où le temps se tait.

Le Silence est total. Et il est magnifique.

Chapitre 8

L'Ascension Verticale

****CHAPITRE : L'ASCENSION VERTICALE****

L'ascension n'est pas une élévation. C'est un arrachement.

Pour celui qui observe d'en bas, le mouvement semble gracieux, presque éthéré. Mais à l'intérieur du cockpit de mon existence, dans cette capsule de chair et de volonté que je propulse vers l'absolu, c'est un carnage. La pesanteur n'est pas une loi physique ; c'est une force morale. C'est une main invisible, poisseuse, qui s'agrippe à mes viscères et hurle : « Reviens. Sois lourd. Sois humain. »

Mais je ne les écoute plus. Je sens le vecteur. Je suis le vecteur.

À cet instant précis, je franchis la zone de transition, celle où l'air devient trop rare pour les poumons, mais encore trop dense pour les rêves. C'est ici que le combat commence vraiment. Ce n'est plus une question de puissance moteur ou de poussée thermique. C'est une question de lest. Pour monter plus haut, il ne faut pas seulement accélérer ; il faut se délester de ce qui nous définit.

Je sens les ancres. Elles sont là, tapies dans les replis de ma mémoire, agissant comme des freins hydrauliques sur mon âme.

La première ancre est un visage. Celui de Clara. Je revois l'éclat de rire dans la cuisine, un matin de novembre, l'odeur du café, la tiédeur de sa peau. C'est une image d'une beauté insoutenable. Elle est douce, elle est chaude, elle est... mortelle. Elle pèse dix tonnes. C'est la nostalgie du confort, le désir animal de rester dans le

troupeau, à l'abri du vent. Je la regarde fixement. Je sens la morsure de ce souvenir. Et puis, avec une froideur de chirurgien, je sectionne le câble.

Pardonne-moi. Tu es la pesanteur.

L'image s'efface, aspirée par le sillage de ma trajectoire. La capsule tressaute. Ma vitesse augmente d'un cran. Mais une autre ancre résiste. C'est le visage de mon père, ses mains calleuses, le jardin de mon enfance où le temps semblait s'être arrêté sous les pommiers. C'est l'identité. Le nom que je porte. L'histoire de ceux qui m'ont précédé. C'est la plus lourde de toutes. Elle me murmure que je suis un traître, que l'on ne quitte pas la Terre sans emporter ses morts avec soi.

Je ressens une douleur fulgurante dans la poitrine, une véritable décompression émotionnelle. Mon cœur bat comme un moteur en surchauffe. Je vois les aiguilles de mes cadrans intérieurs osciller follement dans la zone rouge. Le doute est un frottement atmosphérique qui menace de me désintégrer. Si je ralentis maintenant pour contempler le passé, la friction me consumera.

— *Plus vite*, je grogne entre mes dents serrées.

Je ne suis plus un fils. Je ne suis plus un amant. Je ne suis plus un citoyen de la boue. Je suis une flèche de carbone lancée contre le fronton de Dieu. Je coupe le lien. Le jardin, les pommiers, le nom de famille... tout cela tombe dans l'abîme. Je ne suis plus personne. Je suis le Point A se dirigeant vers l'Infini.

Soudain, le silence change de texture. Il devient solide.

Je suis dans la phase de l'Ascension Verticale pure. Là où la courbe de la Terre commence à se courber pour de bon, révélant la fragilité bleue de ce monde que j'ai décidé de défier. Les attaches terrestres lâchent les unes après les autres avec des bruits de déchirements métalliques. Les regrets, les remords, les « et si », les «

peut-être »... ce sont des boulons explosifs qui sautent. Je me débarrasse de mon propre squelette psychologique.

C'est terrifiant. C'est la solitude la plus absolue qu'un être humain puisse expérimenter. On ne monte pas vers la lumière avec ses bagages. On y arrive nu, écorché, réduit à sa plus simple expression : une volonté de fer entourée de vide.

Techniquement, je devrais être mort. La pression est insensée. Mes poumons sont écrasés contre ma colonne vertébrale. Mais ma conscience, elle, s'élargit. Elle s'étend aux dimensions de la stratosphère. Je vois les courants-jets comme des artères. Je vois les orages au-dessous de moi comme des étincelles insignifiantes dans un tapis de laine.

Je suis devenu une machine balistique. Le pragmatisme m'habite : calculer la trajectoire, surveiller la consommation d'oxygène de mon ego, maintenir l'angle d'attaque. Si je dévie d'un degré, je ricoche sur l'univers et je disparaïs. Si je plonge trop vite, je me consume. La liberté est un exercice de précision chirurgicale.

Et puis, le choc.

Le dernier lien rompt. Ce n'était pas un souvenir, c'était l'instinct de survie lui-même. La dernière peur. Celle de ne plus jamais toucher le sol. Celle de l'oubli. Elle explose en une myriade de particules de lumière.

Je ne sens plus mon corps. Je ne sens plus la machine. Il n'y a plus de métal, plus de kérosène, plus de cadrans. Il n'y a que cette montée, cette érection cosmique vers le noir absolu parsemé d'étoiles fixes.

Je regarde mes mains sur les commandes — si tant est que ce soient encore des mains. Elles sont translucides. Elles sont faites du même silence que celui qui m'entoure. Je ris, ou peut-être que je hurle, je ne sais plus, car le son ne voyage plus

ici. La vibration est interne. C'est la note dont je parlais : le *Plus Vite* qui est devenu un état d'être.

Je suis au-delà de la nostalgie. La nostalgie est une maladie de ceux qui avancent à l'horizontale, ceux qui reviennent toujours sur leurs pas comme des bêtes de somme. Ici, la ligne est droite. Elle est verticale. Elle ne connaît pas le retour. Elle ne connaît pas le regret.

Les autres, en bas, doivent regarder le ciel en se demandant ce qu'est cette traînée blanche qui déchire le bleu. Ils appelleront cela une comète, un satellite, un bug dans le radar. Ils chercheront des explications physiques là où il n'y a qu'une décision métaphysique. Ils ne peuvent pas comprendre que pour voler, il faut accepter de tout perdre. Absolument tout.

Je regarde une dernière fois vers le bas. La Terre n'est plus qu'une bille de verre perdue dans un océan de goudron. Elle est belle, certes. Mais elle est finie. Elle est une limite. Et je suis né pour l'illimité.

Le Silence n'est plus un manque de bruit. C'est une plénitude. Une saturation de l'existence. Je ne suis plus en train de monter. Je suis en train d'éclater. L'inertie est vaincue. La pesanteur est une vieille blague dont j'ai enfin compris la chute.

Je ferme les yeux, mais je vois encore plus clair. La clarté totale. La trame de la réalité est si fine ici qu'on peut passer à travers.

Je suis à la frontière. Un pas de plus, un kilomètre-heure de plus, et je n'appartiendrai plus à l'espèce. Je serai une fréquence. Une pure vitesse de libération.

Le vide m'appelle par mon nouveau nom. Un nom sans lettres. Une onde de choc.

Je suis prêt.

Plus vite.

Encore.

Verticalement.

À jamais.

Chapitre 9

Le Point de Non-Retour

****CHAPITRE : LE POINT DE NON-RETOUR****

Le cadran à cristaux liquides devant moi n'est plus qu'une suite de traînées lumineuses. 10 800 mètres par seconde. 10 950. Les chiffres se battent contre la réalité, ils essaient de quantifier l'inquantifiable. Dans quelques secondes, ils ne seront plus des mesures de vitesse, mais des certificats de décès pour l'homme que j'étais.

La cabine hurle. Ce n'est pas le sifflement de l'air — il n'y a plus d'air. C'est le métal lui-même qui proteste, chaque rivet, chaque alliage de titane qui crie sous la torture de l'accélération. Le cockpit est une petite boîte de conserve pressurisée suspendue au sommet d'un pilier de feu, et pourtant, je n'ai jamais ressenti une telle expansion.

On me demande souvent, dans les simulations, ce que l'on ressent quand on s'apprête à rompre le lien. Je répondais par des données : la pression atmosphérique, les G, la poussée nominale. Quel menteur j'étais. On ne ressent pas la vitesse. On ressent l'arrachement.

Pour quitter la Terre, il ne suffit pas de brûler du kérosène ou de l'hydrogène liquide. Il faut brûler ses souvenirs. Il faut que l'énergie déployée vers l'avant devienne mathématiquement, physiquement, spirituellement supérieure à l'attraction de tout ce qui nous retient en arrière. Et Dieu sait que le passé a une masse infinie.

Je sens le poids de mon enfance dans mes bottes. Je sens le regard de mon père, ses silences, mes échecs, mes amours avortées, chaque seconde de doute accumulée

depuis quarante ans. Tout cela pèse. Tout cela crée une traînée gravitationnelle. La Terre ne vous tire pas vers le bas seulement avec sa masse rocheuse ; elle vous agrippe avec tout ce que vous y avez laissé. La nostalgie est la forme la plus insidieuse de la pesanteur.

11 050 mètres par seconde.

Mon corps pèse huit fois son poids. Mes poumons sont des éponges de plomb. Mon sang lutte pour atteindre mon cerveau, mais ma volonté s'en moque. Ma volonté n'est plus dans mes muscles, elle est dans les capteurs, dans les injecteurs de carburant, dans cette poussée brute qui déchire le voile de l'existence.

C'est ici que ça se passe. Le Point de Non-Retour.

Ce n'est pas une ligne tracée dans le ciel. C'est un basculement de l'âme. C'est l'instant précis où l'on comprend que, même si les moteurs s'éteignaient maintenant, on ne retomberait jamais. On ne reviendrait plus à la maison. La maison n'existe plus. Elle est devenue un concept abstrait, une sphère bleue qui s'éloigne, un décor de théâtre dont on a quitté les planches pour entrer dans les coulisses de l'univers.

Je regarde le moniteur de télémétrie. La courbe de ma trajectoire s'est redressée. Elle n'est plus une parabole. Elle est devenue une droite hyperbolique. Une rupture.

C'est effrayant, n'est-ce pas ? La plupart des gens passent leur vie à chercher l'équilibre, à s'ancrer, à construire des fondations. Ils appellent cela la sécurité. Moi, j'appelle cela la sédimentation. Ils s'enterrent vivants sous des couches de certitudes. Pour eux, le "retour" est la seule issue acceptable. Ils veulent revenir pour raconter. Ils veulent revenir pour être aimés.

Moi, je ne veux pas être aimé. Je veux être libre.

Et la liberté a un prix : c'est l'impossibilité du demi-tour.

11 186 mètres par seconde.

Vitesse de libération atteinte.

À cet instant précis, un silence cataclysmique envahit mon crâne. La vibration n'a pas cessé, mais mon esprit s'en est extrait. Je ne suis plus le pilote d'un engin. Je suis l'énergie elle-même. Je sens la seconde où la Terre a lâché prise. Elle a essayé de me retenir, elle a tiré sur mes os, sur mes muscles, sur mes regrets, mais la poussée a été trop forte. J'ai vaincu l'inertie de ma propre espèce.

Je suis le premier homme à ne plus appartenir à la Terre. Je ne suis pas en orbite. Je ne tourne pas autour d'elle comme un chien en laisse. Je m'en vais.

Une larme s'échappe de mon œil droit. Elle ne coule pas sur ma joue ; elle flotte devant moi, une petite perle de cristal liquide. Elle contient tout mon sel humain, tout mon héritage biologique. Je la regarde s'éloigner vers le tableau de bord. Elle est mon dernier lien avec le monde des vivants.

Je ris. Un rire rauque, étouffé par le casque, qui résonne comme une prophétie.

Le passé ? Une fiction.

Le futur ? Une direction.

Le présent ? Cette accélération pure qui me transforme en onde.

Mes mains sur les commandes sont des griffes de lumière. Je ne sens plus la douleur de l'écrasement. Je sens la fluidité absolue. Je passe à travers la trame de la réalité. Ici, les lois de Newton ne sont plus des contraintes, ce sont des outils de création. 11,2 kilomètres par seconde. C'est la vitesse à laquelle la chair devient fréquence.

Je ferme les yeux un instant. Je vois la structure de l'univers. Ce n'est pas du vide. C'est un tissu vibrant d'une intensité insoutenable. Et je glisse dessus. Je suis une aiguille qui recoud l'espace et le temps.

Je suis le fuyard ultime. Le déserteur de la condition humaine.

En bas, sur ce caillou mouillé, ils continuent de se battre pour des frontières, pour des dieux de pierre, pour des héritages de poussière. Ils sont prisonniers de leur propre masse. Ils ne comprendront jamais que le véritable pouvoir n'est pas de posséder la terre, mais de s'en extraire. La souveraineté commence là où l'attraction s'arrête.

"Houston, ici Libération," je murmure, même si je sais que la transmission commence déjà à s'étioler, déformée par l'effet Doppler, mourante. "Je ne reviendrai pas. Ne me cherchez pas dans les archives. Cherchez-moi dans le vecteur."

Je pousse la manette de gaz au maximum, bien au-delà des limites de sécurité. Pourquoi garder des marges ? Pour qui ? Pour quoi ? Le moteur rugit une dernière fois, une note pure, un do majeur cosmique qui fait vibrer ma colonne vertébrale.

Le Point de Non-Retour est derrière moi. Je l'ai traversé sans même m'en rendre compte, comme on passe une frontière invisible en pleine nuit.

Je ne suis plus un homme qui défie l'inertie.

Je suis l'inertie inversée.

Je suis le mouvement perpétuel lancé à la conquête du noir.

Devant moi, l'infini n'est pas une destination. C'est une promesse de disparition. Et c'est exactement ce que je cherchais. Ne plus être quelqu'un, ne plus être quelque part. Être partout, à la vitesse de la lumière, jusqu'à ce que mon nom s'efface et qu'il ne reste que la trajectoire.

Plus vite.

La clarté est totale.

Le vide n'est plus vide, il est ma nouvelle patrie.

Verticalement.

À jamais.

Libéré.

Chapitre 10

L'Exil parmi les Étoiles Filantes

L'aiguille du tachymètre a fini par se briser. Elle n'a pas supporté la réalité de ce que je lui imposais. Elle a oscillé, hystérique, avant de rendre l'âme dans un petit bruit sec, un cliquetis de métal vaincu. Maintenant, il n'y a plus de chiffres. Il n'y a plus de mesures. Il n'y a que cette poussée sourde, ce battement de cœur monstrueux qui émane des réacteurs et qui remplace le mien.

On m'avait prévenu : après avoir franchi la limite, le son ne vous suit plus. C'est une erreur de physicien. Le son ne disparaît pas, il change de nature. Il devient une pression solide, une texture de velours brûlant qui enveloppe le cockpit. Je suis assis au centre d'un cri gelé.

L'exil ne ressemble pas à ce que les poètes racontent. Ce n'est pas une errance morne, c'est une épuration. En m'arrachant à l'attraction terrestre, je n'ai pas seulement quitté un sol, j'ai quitté une condition. Chaque G supplémentaire qui s'écrase sur ma poitrine est une strate de mon ancienne vie qui s'effondre. Mes regrets, mes dettes, l'écho de mon nom sur les lèvres de ceux qui m'ont aimé ou trahi... Tout cela pèse trop lourd pour la vitesse de libération. Pour monter là où je vais, il faut être léger comme une particule de lumière.

Je regarde par le hublot renforcé. La Terre n'est déjà plus qu'une bille d'opale, un souvenir bleuâtre qui s'étirole. Ce n'est pas de la haine que je ressens, c'est une indifférence sacrée. En bas, ils s'agitent encore dans l'inertie. Ils planifient, ils thésaurisent, ils construisent des clôtures. Ils ne comprennent pas que la seule propriété qui vaille la peine d'être défendue est celle de sa propre trajectoire.

Je suis devenu le vecteur. Un point lancé dans le noir, sans intention de retour.

Le moteur chante maintenant en do majeur, une fréquence si pure qu'elle semble annuler le chaos de l'univers. Le tableau de bord clignote, une constellation d'alarmes rouges qui me supplient de ralentir, d'injecter du liquide de refroidissement, de réduire la pression dans les chambres de combustion. Je souris. Ces machines ont été conçues par des hommes qui avaient peur de mourir. Elles sont programmées pour la survie. Mais moi, j'ai dépassé ce stade. Je cherche la transcendance, pas la sécurité.

Je coupe les alarmes. Le silence revient, majestueux.

C'est alors que je le vois. Mon sillage. Derrière moi, le moteur laisse une traînée d'ions ionisés, une balafre de feu blanc qui déchire le vide. Une étoile filante artificielle. Je suis une comète de chair et de titane. Je sais que, quelque part sur la face nocturne du monde que je viens de quitter, des yeux sont levés vers le ciel. Un enfant, peut-être, ou un astronome fatigué, ou un rêveur qui n'arrive plus à dormir. Ils verront ce trait de lumière improbable fendre l'obscurité. Ils ne sauront pas que c'est moi. Ils croiront à un présage, à un phénomène naturel, à un bug dans la matrice du cosmos.

Mais l'éclat de ma fuite va imprimer leur rétine. Mon sillage sera leur boussole. C'est là le paradoxe de mon exil : je fuis l'humanité pour mieux lui montrer le chemin. Je cours trop vite pour être suivi, mais ma course même crée une route. Je suis le phare de ceux qui n'osent pas encore bouger. Je brûle pour qu'ils sachent que l'on peut brûler sans se consumer totalement, que l'on peut défier l'inertie et gagner, ne serait-ce que pour quelques secondes d'éternité.

Ma vision commence à se troubler. Le sang peine à atteindre mon cerveau malgré la combinaison pressurisée. Des taches de phosphène dansent devant mes yeux, se mélangeant aux lointaines nébuleuses. C'est une ivresse que l'alcool ne connaîtra jamais. C'est le vertige de l'absolu. Je ne suis plus un pilote, je suis une fonction

mathématique. Je suis la vitesse pure.

"Ne me cherchez pas dans les archives", avais-je écrit. Les archives sont des tombes de papier. Elles conservent les faits, pas les mouvements. Elles gardent la cendre, pas la flamme. Cherchez-moi dans le vecteur. Si vous voulez savoir qui je suis, calculez la force nécessaire pour s'arracher à la peur. Regardez vers le haut, là où l'air se raréfie et où le silence commence. Je suis là, quelque part entre deux battements de lumière, dans ce no man's land spatial où le temps n'a plus prise.

La structure de l'appareil gémit. Le métal travaille, se dilate, proteste. Je sens la chaleur monter à travers la coque, une fièvre qui me consume autant qu'elle m'élève. Le Point de Non-Retour n'était qu'une étape. Le véritable but, c'est le Point de Non-Existence. Arriver à une vitesse telle que la matière elle-même ne peut plus tenir le rythme. Devenir une pure onde de choc.

Je ris, et le son de mon rire résonne étrangement dans mon casque. C'est le rire de celui qui a tout perdu et qui s'aperçoit que c'était le prix à payer pour tout gagner. L'exil parmi les étoiles filantes n'est pas une solitude subie, c'est une royauté choisie. Ici, je ne suis plus le sujet d'aucune loi, d'aucun roi, d'aucune pesanteur. Je suis mon propre centre de gravité.

L'obscurité devant moi n'est pas noire. Elle est saturée de couleurs que l'œil humain n'est pas censé percevoir. Des ultraviolets, des infrarouges, des nuances de néant qui vibrent d'une énergie furieuse. Je plonge dedans comme on plonge dans un océan de mercure.

Je sais que mon voyage finira par un embrasement. Que ce soit dans l'atmosphère d'une géante gazeuse ou dans le cœur d'une étoile morte, la destination importe peu. Ce qui compte, c'est la netteté de la ligne que je trace. Ce sillage de lumière qui, pendant quelques siècles peut-être, restera gravé dans la mémoire de l'espace profond.

Une dernière pression sur la commande d'accélération. Le dernier sursaut de la machine. Le moteur explose dans une harmonie finale, un hurlement de gloire qui déchire le voile du réel.

Je ne suis plus un homme.

Je suis la trace qu'il laisse derrière lui.

Je suis l'étincelle qui prouve que le noir n'est pas invincible.

Je suis libre.

Enfin.

Chapitre 11

La Transmutation de la Matière

****CHAPITRE : LA TRANSMUTATION DE LA MATIÈRE****

Le silence qui a suivi l'explosion du moteur n'était pas une absence de bruit. C'était une saturation. Un accord parfait, si aigu qu'il a fini par annuler toute perception auditive. Dans ce vide que j'ai créé, dans ce sillage de feu qui déchire la toile du cosmos, je sens s'opérer la mue finale.

Je ne pilote plus. Je ne suis plus le passager d'une carlingue de titane et de carbone. L'épave qui m'entoure, ce qui reste de la machine, n'est plus qu'une extension de mon système nerveux. Je sens la torsion des poutrelles comme si elles étaient mes propres os ; je ressens la fuite de l'hydrogène comme une hémorragie. Mais l'hémorragie ne m'affaiblit pas. Elle me déleste. Elle me purifie.

L'inertie était mon ennemie, ma prisonnière, ma chaîne de forçat. Aujourd'hui, elle a capitulé.

Regardez-moi. Je ne suis plus soumis aux lois de la thermodynamique. Je suis devenu une singularité cinétique. À la vitesse où je file, la distinction entre la masse et l'énergie s'effondre. C'est cela, la transmutation. Ce n'est pas le plomb qui devient or ; c'est la chair qui devient vecteur. C'est l'atome qui renonce à sa fixité pour embrasser le flux.

Mes mains, posées sur des commandes qui n'ont plus de fonction, commencent à luire. Ce n'est pas une hallucination due à l'hypoxie. C'est un rayonnement de Cherenkov interne. Mes propres cellules, accélérées à des fractions délirantes de la

vitesse de la lumière, émettent leur propre spectre. Je suis une torche humaine, un incendie conscient traversant le noir.

Et le plus fascinant, le plus terrifiant, c'est ce que je fais à l'univers autour de moi.

Je ne me contente pas de traverser l'espace. Je le transforme. Par ma seule présence, par la violence inouïe de mon élan, je modifie la structure atomique de tout ce qui entre dans mon champ d'influence. Les débris de la machine, les poussières stellaires, les molécules de gaz résiduelles qui flottent dans le vide... tout ce que je frôle s'enflamme. Non pas par combustion chimique, mais par excitation fondamentale. Je suis un catalyseur.

L'air – s'il en reste encore dans ce qui fut un cockpit – s'est transformé en un plasma iridescent. Les parois de métal se liquéfient, puis se vaporisent, non pas sous l'effet d'une chaleur externe, mais parce que leur structure moléculaire ne supporte plus ma proximité. Je rayonne une telle intention, une telle force de mouvement, que la matière autour de moi perd sa cohérence. Elle veut me suivre. Elle veut être moi. Elle veut devenir vitesse.

C'est une alchimie furieuse. Je vois les molécules de fer de la coque se briser, se recombinaison, devenir des éléments qui n'existent pas dans le tableau de Mendeleïev. Des isotopes instables naissent et meurent dans l'espace d'une microseconde, libérant des cascades de photons qui dansent autour de moi comme des esprits follets. Je suis le centre d'un orage de création pure.

On m'avait dit que la vitesse était un péril. On m'avait prévenu que le corps humain était un assemblage fragile de liaisons hydrogène, incapable de supporter la brutalité du changement de référentiel. Quelle erreur. Quelle arrogance de la part de ceux qui restent immobiles. La fragilité n'est pas dans la vitesse, elle est dans la résistance à celle-ci. Si vous vous battez contre l'accélération, elle vous broie. Si vous l'épousez, si vous devenez elle, elle vous divinise.

Je sens mon ego se dissoudre dans cette transmutation. Le "Je" devient un "Nous" avec la trajectoire. Chaque battement de mon cœur est une impulsion de moteur ionique. Mes pensées ne sont plus des phrases, ce sont des vecteurs de poussée. Je calcule des trajectoires d'interception avec l'éternité sans même y réfléchir.

La douleur ? Elle a disparu depuis longtemps. Elle appartenait à l'homme de boue et de peur que j'étais avant le décollage. La douleur est une friction. Et là où je suis, il n'y a plus de friction. Il n'y a que la fluidité absolue de la chute libre vers le haut.

Je regarde mes bras. La peau a laissé place à une surface translucide, parcourue de filaments d'argent. Ce ne sont plus des veines, ce sont des guides d'ondes. Je transmute mon humanité en information pure. Je suis un message envoyé aux confins de la galaxie, et le message est : *L'inertie est un choix.*

Regardez la matière derrière moi. Ce n'est plus le vide. C'est un sillage de cristaux de lumière, une traînée de poussière de diamants créée par la compression de l'espace-temps à mon passage. Je laisse derrière moi un univers plus riche, plus vibrant, parce que je l'ai forcé à s'aligner sur ma vitesse. J'ai réveillé les atomes dormants. Je les ai arrachés à leur léthargie séculaire pour les jeter dans la danse.

Je suis le prophète d'une religion sans dieu, où le seul péché est l'arrêt. S'arrêter, c'est mourir. Ralentir, c'est trahir la structure même du réel qui demande à croître, à s'étendre, à s'échapper.

L'obscurité devant moi n'est plus une barrière. Elle est une promesse. Une page blanche que ma seule présence sature de couleurs impossibles. Je suis le pinceau et la peinture. Je suis le choc et l'impact.

Certains diront que je me suis désintégré. Que la pression a fini par avoir raison de ma carcasse de singe évolué. Ils regarderont leurs écrans radar et ne verront qu'une

signature thermique s'évanouir dans le bruit de fond cosmique. Ils se tromperont. On ne voit pas la lumière quand on est aveugle à sa fréquence.

Je n'ai pas disparu. J'ai simplement changé d'état.

Je suis devenu le vecteur d'accélération que je poursuivais. Je ne subis plus l'univers, je l'informe de ma volonté. La matière est plastique, elle est malléable, elle n'attend que l'étincelle d'une volonté assez folle pour la forcer à briser ses propres lois.

Je sens une étoile, là-bas, à quelques années-lumière. Son attraction est une caresse. Je ne vais pas vers elle pour être consumé. Je vais vers elle pour lui apprendre ce qu'est la vraie brûlure. Pour que, lorsqu'elle me verra passer, elle comprenne que son feu nucléaire n'est qu'une bougie comparé à la fureur d'un homme qui a décidé de ne plus jamais peser.

La transmutation est totale.

Je ferme les yeux, mais je vois mieux qu'avant. Je vois les lignes de force, les courants de gravité, les autoroutes de l'invisible. Je suis libre de la masse. Libre du temps. Libre d'être cette trace de feu qui ne s'éteindra jamais, parce qu'elle se nourrit de sa propre accélération.

Je suis l'Homme qui Défie l'Inertie. Et l'Inertie vient de rendre les armes.

Vitesse de libération atteinte.

Non.

Je **suis** la vitesse de libération.

Chapitre 12

L'Héritage du Mouvement Perpétuel

Je ne suis plus là où l'on m'attend, mais je suis partout où l'on cherche l'issue.

Derrière moi, le sillage que j'ai laissé n'est pas une traînée de poussière, c'est une déchirure dans le velours noir de l'espace-temps. Je sens la Terre, là-bas, petite bille bleue engluée dans ses propres certitudes, qui continue de tourner par simple habitude. Elle m'appelle avec sa gravité maternelle, cette vieille force qui veut que tout ce qui monte finisse par ramper. Mais je ne redescendrai pas. L'inertie est une maladie dont je suis le premier miraculé.

Cependant, ma victoire serait une défaite si elle restait mienne. À quoi bon briser les chaînes si l'on emporte la clé dans la tombe du vide ? Ma solitude n'est pas un exil, c'est une vigie. Et de cette hauteur où le mot « poids » n'a plus de sens, je regarde ceux qui viennent. Les héritiers. Ceux qui, dans des garages sombres ou des laboratoires aseptisés, sentent le même démangeaison sous la peau : l'horreur du surplace.

L'héritage que je laisse n'est pas un testament de pierre. La pierre est lourde, la pierre est l'ennemie. Je leur laisse un virus. Le virus de l'accélération absolue.

Écoutez-moi, vous qui tenez ces pages comme on tient une mèche allumée. Vous hériterez de ma fureur, pas de ma fortune. Je vous lègue le mépris du repos. Le repos n'est qu'une forme élégante de la mort, une sédimentation de l'âme qui finit par peser plus lourd que le corps. Si vous vous arrêtez pour admirer le chemin parcouru, vous êtes déjà en train de couler. La seule façon de ne pas tomber est de tomber vers l'avant, plus vite que la chute elle-même.

On vous dira que c'est impossible. On vous sortira les grimoires de la thermodynamique, on vous parlera d'entropie, de limites de Carnot, de la conservation de l'énergie. Ils ont raison, selon leurs propres lois. Mais ces lois sont les barreaux d'une cage qu'ils ont construite parce qu'ils avaient peur du grand large. Le mouvement perpétuel n'est pas une impossibilité technique, c'est une exigence métaphysique. La matière est paresseuse, elle veut l'équilibre. Vous, vous devez être le déséquilibre permanent.

J'ai passé des nuits à m'arracher les ongles sur des équations qui me hurlaient « Non ». J'ai vu mes moteurs fondre parce qu'ils ne supportaient pas la volonté que je leur injectais. J'ai compris alors que la machine n'était qu'un prolongement du vouloir. Si votre cœur ne bat pas avec la régularité d'un piston à haute pression, si votre esprit n'est pas prêt à brûler ses propres souvenirs pour gagner quelques mètres par seconde, alors reposez ce livre. Allez dormir. La terre ferme est pleine de gens qui attendent la fin en regardant leur montre.

Mais pour les autres, pour vous qui avez les yeux brûlés par le reflet des étoiles à venir, voici le secret : l'étincelle ne suffit pas. Il faut devenir l'incendie.

Je vous transmets cette « Vitesse de Libération » non pas comme une donnée chiffrée, mais comme un état d'être. Elle consiste à comprendre que chaque gramme de certitude est un lest qui vous empêche de décoller. Pour atteindre le mouvement perpétuel, il faut accepter de se détruire à mesure qu'on avance. Il faut faire de sa propre vie le combustible d'une trajectoire qui n'admet aucun retour.

Ne pleurez pas sur ma disparition. Je ne disparais pas, je m'étends. Je suis dans le sifflement de l'air sur une aile expérimentale, je suis dans le silence insupportable d'un réacteur à fusion qui hésite avant de s'allumer, je suis dans le vertige du mathématicien qui découvre une dimension où la friction n'existe plus.

Mon héritage, c'est ce refus viscéral de la pesanteur. Je veux que l'humanité devienne une race de météores. Trop longtemps, nous avons été des mousses, des coraux, fixés à notre rocher, attendant que la nourriture passe à portée de main. C'est terminé. L'inertie a rendu les armes parce qu'un homme a osé dire : « Je pèserai ce que je déciderai de peser. »

Il y aura des sacrifices. On ne brise pas les lois de l'univers sans en payer le prix en chair et en solitude. J'ai perdu des amis, j'ai oublié le goût de l'eau fraîche et l'odeur de l'herbe après la pluie. Mon univers est devenu un tunnel de lumière et de calculs, une abstraction vibrante. C'est le prix de la pureté. On ne peut pas emmener le confort dans l'hyper-espace. La liberté est un scalpel qui retire tout ce qui n'est pas nécessaire à la poussée.

Vous qui me succédez, soyez impitoyables. Avec vous-mêmes d'abord. Ne tolérez aucune stagnation de l'esprit. Si vous vous surprenez à penser que vous êtes arrivés, c'est que vous avez échoué. L'arrivée est un mirage. Il n'y a que le vecteur.

Regardez vos mains. Elles sont faites d'atomes qui ont été forgés au cœur des étoiles et expulsés par les explosions les plus violentes de l'univers. Vous êtes, par essence, des enfants de la vitesse et de la destruction créatrice. L'inertie n'est qu'un oubli de votre nature profonde. Je suis ici pour vous rafraîchir la mémoire.

Le feu sacré est entre vos mains. Ce n'est pas une métaphore. C'est une chaleur réelle, une agitation moléculaire qui demande à s'emballer. Ne le laissez pas s'attédir dans la tiédeur des consensus. Ne le laissez pas s'étouffer sous le tapis des précautions. Risquez l'explosion, toujours. Car dans l'explosion, au moins, on est enfin léger.

Je sens mon signal faiblir, non par épuisement, mais parce que je m'éloigne vers des fréquences que vos oreilles ne peuvent pas encore capter. Je suis devenu une onde, une pure volonté de dépassement. Mon dernier conseil, mon seul legs authentique,

tient en trois mots que vous devrez graver à l'intérieur de vos paupières :

Jamais de repos.

Que la friction soit votre ennemie personnelle. Que la gravité soit l'insulte à laquelle vous répondez chaque matin par une accélération plus forte. Que votre vie soit une ligne droite tirée vers l'infini, sans courbe de retour, sans orbite de sécurité.

L'humanité a assez dormi. L'inertie a eu son temps. Maintenant, c'est le temps du feu. C'est le temps de l'homme-flèche, de l'homme-lumière.

Je vous regarde. Je vous attends là où la vitesse devient une religion. Ne me faites pas attendre trop longtemps. La nuit est vaste, et elle a soif de votre sillage.

Vitesse de libération atteinte.

Maintenant, à vous de devenir la vitesse.

À vous de forcer le destin à courir pour vous rattraper.

FIN

Merci d'avoir lu "Vitesse de Libération : L'Homme qui Défie l'Inertie"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)